


L'IDENTITÉ, SUBIR, CHOISIR OU ASSUMER ?

Atelier AFCOPSAM en français – 25 mars 2023

Argument



L'époque contemporaine conjugue d'une part affirmation des libertés individuelles et libération des mœurs et d'autre part pression normative redoublée par la puissance des médias (modes, etc.).

La psychologie nous apprend qu'une part de nous-même nous reste inconnaissable. Cette incomplétude dicte la prudence et un certain nombre de précautions quand une décision a des aspects irréversibles.

Et pourtant nos contemporains font comme s'ils étaient sûrs de savoir ce qu'ils voulaient faire de leur corps (régime, tatouage, chirurgie esthétique, etc.) et ils trouvent des partenaires coopérants jusque chez les médecins, dont les techniques aujourd'hui raffinées vont jusqu'à permettre une maîtrise inouïe de la procréation et des interventions sans limites sur le corps sexué. Il est question aussi de l'identité imposée par nos origines et filiations, ainsi que de la marge de choix incertaine dont nous disposons pour nos affiliations.

Ces libertés nouvelles ne vont pas sans paradoxes et leur exercice expose à des embûches sources de souffrance intime. Psychologues et psychiatres sont appelés à accompagner ces moments de crise et à témoigner de ces impasses.

Interventions

- **Elsa Mari**, journaliste : À propos de son livre « Génération bistouri »
- **Olga González**, sociologue : « Une approche sociologique de la question trans/genre »
- **Paula Herrera**, psychiatre : « L'introjection de l'image de la femme dans l'imaginaire collectif : en tant qu'objet et avec des objets »
- **Henri García Moncaleano**, psychiatre : « Nouvelles mœurs et "libération" sexuelle. Paradoxes »
- **Daniel Delanoë**, psychiatre et anthropologue : « Le métissage culturel, condition de l'identité en situation migratoire »
- **Bernard Odier**, psychiatre : « Les troubles de l'identité dans les psychoses, intérêt du concept d'ipséité de Josef Parnas »

RÉSUMÉS DES COMMUNICATIONS

Elsa MARI, Journaliste du Parisien

Génération Bistouri, enquête sur les ravages de la chirurgie esthétique chez les jeunes

Génération Bistouri, enquête sur les ravages de la chirurgie esthétique chez les jeunes a été coécrit avec Ariane Riou (éditions JC Lattès).

Tout est parti d'un chiffre, rendu public en 2019 à l'IMCAS, le congrès mondial de chirurgie esthétique. Pour la première fois, les 18-34 ans ont davantage recours au bistouri et à la seringue que les 50-60 ans, une patientèle pourtant historique. La chirurgie n'est donc plus seulement utilisée pour lutter contre les affres du temps : que se passe-t-il ? Pourquoi les enfants prennent-ils la place de leurs parents dans les cabinets ? Il nous fallait comprendre cette « génération Bistouri » et enquêter. Durant un an, nous avons rencontré plus de 200 patients, chirurgiens, médecins esthétiques, pharmaciens, rabatteurs, sociologues, psychiatres, anthropologues, producteurs d'émissions de télé-réalité, créateurs de filtre beauté en France et à l'étranger.

On s'est rendu compte qu'il y avait deux catégories de jeunes qui font de la chirurgie. Ceux qui ont complexe indéboulonnable et qui réfléchissent des années avant de franchir le pas. Ils parlent alors d'une opération comme « d'un besoin ». Puis, il y a tous les autres qui se font opérer par mode, pour correspondre à un stéréotype tyrannique et inaccessible naturellement, c'est-à-dire un « corps sablier ». Ils évoquent une « tentation », « un caprice », une « envie », agissent plus par pulsion que par raison. Le bistouri est perçu comme un effaceur magique et l'on pense changer de corps comme de vêtements.

Cette banalisation extrême- cette industrialisation des corps même- s'explique essentiellement par la montée en puissance des réseaux sociaux, où l'on se filme sans arrêt, où l'on poste des photos de soi retouchées pour correspondre à une norme. Ces outils « déformants » ont considérablement modifié le rapport que l'on a soi, à son image. En utilisant ces filtres, sortes de calque que l'on applique sur son visage, le nez s'affine, les lèvres grossissent, la peau se lisse : on ressemble à un avatar. Ils sont d'une perversité monstre car ils montrent ce qu'on pourrait être (ce qu'on devrait être) et que l'on n'est pas.

L'essor de la médecine esthétique, avec les injections que l'on peut réaliser dans un cabinet, entre midi et deux, a aussi rendu la retouche banale et accessible comme si on allait chez le coiffeur, ce qui est faux. Pour les jeunes, se modifier est entré dans les mœurs, c'est une

option, une possibilité que les générations précédentes n'avaient pas. Dans certaines cliniques, les moins de 35 ans représentent désormais 50% de la patientèle alors qu'ils étaient moins de 10%, il y a dix ans.

Ce business est organisé par de nombreux acteurs qui piègent la jeunesse. Depuis le milieu des années 2010, de nombreux influenceurs, notamment de télé-réalité, nouent des partenariats illégaux avec des médecins. En échange d'une ristourne sur une opération, ils font la publicité des praticiens auprès de leurs millions de jeunes fans sur les réseaux sociaux. Le corps devient une marchandise et un jouet ; la médecine, un commerce, ce qui pose problème. Les réseaux sociaux hébergent ces contenus en sachant pertinemment que ce matraquage incite les jeunes à s'altérer, se modifier, se dé-s'aimer. Le recours massif aux filtres aboutit à une « dysmorphophobie sociétale ».

Les conséquences sont dramatiques : les abus, les escroqueries, les pratiques dangereuses, les dégâts physiques et fonctionnels (des ablations, des amputations, des mutilés à vie, des arrêts cardiaques, voir plus...); et au plan psychologique, s'agissant souvent d'un acte irréversible, il y a parfois de la déception de ne pas ressembler à l'image annoncée, ou simplement le constat de ne plus être soi-même. Cela s'accompagne d'un sentiment de dépersonnalisation, de quitter son corps. Il n'est plus celui que je ressens mais celui qui renvoie à une image clonée sans mouvement, à un objet. Il n'est plus le mien mais celui d'un autre, de tous les autres. Le professeur Michel Atlan de l'hôpital Tenon, face à cette banalisation, parle du phénomène « tuning humain ».

Dans tous les cas, ce nouveau regard renvoie à une image artificielle ; il n'y a plus de singularité, plus d'identité, de subjectivité, et au final il y a chez ces jeunes l'impression de trainer un corps fardeau. Très souvent, la chirurgie vient tenter de colmater une souffrance psychique ... qu'elle entretient.

Olga GONZÁLEZ, sociologue

Est-il possible d'avoir une perspective sociologique de la question trans /genre ?

Le récit dominant pour expliquer l'identité transgenre est celui qui affirme que les personnes sont nées dans un corps qui ne correspond pas à leur for intérieur : c'est l'idée d'être né dans un mauvais corps. Ce genre d'explication peut aller jusqu'à supposer que le cerveau a un genre, et qu'il doit être accordé avec le sexe biologique.

Dans cet exposé, je propose une perspective non essentialiste de l'identité de genre, et en l'occurrence, de l'identité transgenre. Cette réflexion s'appuie sur mes recherches, réalisées

en France, Espagne et Colombie, avec des personnes concernées, en utilisant les outils méthodologiques et conceptuels des sciences sociales, et en tenant compte des apports, questions et débats des études sur le genre. Mon exposé interrogera la rigidité des rôles de genre, aussi bien chez les personnes trans que chez les personnes non trans.

Henry GARCIA MONCALEANO, psychiatre, psychanalyste, professeur universitaire
Nouvelles mœurs et libération sexuelle. Paradoxes.

En Occident, la révolution technologique, de l'information, de la communication, a produit une transformation des mentalités actuelles. Il y a une préoccupation permanente pour le comportement de l'être humain et son développement avec l'environnement, la conscience sociale, les normes morales, l'éthique, la liberté, la démocratie et les droits de l'homme. De nouvelles définitions de la famille, de nouveaux concepts de spiritualité, la liberté d'expression, la libération sexuelle, l'approche genre et la vision féministe de la société nous permettent de regarder l'identité, le concept de crise et de normalité, la crise d'originalité, le bonheur comme bien impossible et les neurosciences qui nous expliquent comment nous organisons nos comportements qui acquièrent du sens par le plaisir et la douleur, c'est-à-dire par l'émotion.

Daniel Delanoë, psychiatre, anthropologue
Le métissage culturel, condition de l'identité en situation migratoire

Les enfants en situation migratoire ne présentent pas de troubles psychiques spécifiques, mais ils sont affectés par les traumatismes pré-, per et post-migratoires subis par leurs parents et sont exposés à une plus grande fréquence de troubles. On observe ainsi chez eux une augmentation de 5 à 10% du risque de troubles internalisés. La première génération d'enfants migrants présente plus de symptômes de dépression, d'anxiété, de stress post-traumatique, et plus de difficultés scolaires, de troubles du sommeil et d'idées suicidaires. Chez les enfants de seconde génération, la prévalence des troubles mentaux sur la vie est 35% plus élevée que chez les enfants autochtones (Lachal *et al.* 2020).


L'enfant en situation migratoire vit dans un monde aux deux pôles mal assurés et clivés : la référence interne, la maison familiale marquée par culture d'origine, et la référence externe, le monde du pays d'accueil - école, culture, institutions. Pour aller et venir entre ces deux pôles, l'enfant est plus ou moins contraint à un clivage entre sa filiation, ce qui est transmis par les aînés, et ses affiliations qui définissent l'appartenance au groupe.



Or, pour construire son identité, l'enfant en situation migratoire doit réaliser un processus très complexe, le métissage culturel : devenir un petit français tout en restant l'enfant de ses parents (Moro 1989). Les aléas de ce processus produisent des fragilités à toutes les étapes de son développement. Dans le cadre de la consultation de psychiatrie transculturelle, on reconstruit avec les parents le récit d'une filiation malmenée par la migration, ce qui autorise alors l'enfant à s'affilier, à ne plus être en conflit de loyauté envers ses parents et à investir le monde extérieur. Nous présentons plusieurs cas cliniques illustrant ces possibilités. En conclusion, citons Casey (2016), chanteuse de rap d'origine martiniquaise, qui revendique son « bordel hybride », sa « bâtardise, mais la belle, la magnifique », une façon artistique de réaliser un métissage culturel.

IDENTIDAD: ¿SUFRIR, ELEGIR O ASUMIR?

Taller AFCOPSAM en francés – 25 de marzo de 2023



La época contemporánea combina, por un lado, la afirmación de las libertades individuales y la liberación de la moral y, por el otro, la presión normativa redoblada por el poder de los medios de comunicación (modas, etc.).

La psicología nos enseña que una parte de nosotros mismos sigue siendo incognoscible. Este carácter incompleto impone prudencia y un cierto número de precauciones cuando una decisión tiene aspectos irreversibles.

Y, sin embargo, nuestros contemporáneos actúan como si estuvieran seguros de saber lo que quieren hacer con su cuerpo (dietas, tatuajes, cirugía estética, etc.) y encuentran colaboradores incluso en los médicos, cuyas técnicas se han perfeccionado hasta el punto de permitir un control sin precedentes sobre la procreación e intervenciones sin límites sobre el cuerpo sexuado. También se trata de la identidad impuesta por nuestros orígenes y filiaciones, así como del incierto margen de elección que tenemos para nuestras afiliaciones.

Estas nuevas libertades no están exentas de paradojas y su ejercicio expone a trampas que son fuente de sufrimiento íntimo. Los psicólogos y psiquiatras son llamados a acompañar estas situaciones de crisis y a dar testimonio de estos impasses.

Intervenciones

- **Olga González**, socióloga : « Un enfoque sociológico de la cuestión trans/género »
- **Elsa Mari**, periodista : A propósito de su libro « Generación bisturí »
- **Paula Herrera**, psiquiatra : « Introyección de la imagen de la mujer en el imaginario colectivo : para objeto y con objetos »
- **Henri García Moncaleano**, psiquiatra : « Nuevos “hábitos” morales y “liberación” sexual. Paradojas »
- **Daniel Delanoë**, psiquiatra y antropólogo : « Mestizaje cultural, condición de la identidad en situación de migración »
- **Bernard Odier**, psiquiatra : « Los trastornos de la identidad en las psicosis, interés del concepto de ipseidad en Josef Parnas »

RESÚMENES DE LAS PONENCIAS

Elsa MARI, periodista de Le Parisien

Génération Bistouri, una investigación sobre los estragos de la cirugía estética entre los jóvenes

Génération Bistouri, enquête sur les ravages de la chirurgie esthétique chez les jeunes fue coescrito con Ariane Riou (publicado por JC Lattès).

Todo comenzó con una cifra, hecha pública en 2019 en el IMCAS, Congreso Mundial de Cirugía Estética. Por primera vez, los jóvenes de 18 a 34 años utilizan más el bisturí y la jeringa que las personas de 50 a 60 años, que tradicionalmente han sido los principales pacientes. Así que la cirugía ya no se utiliza sólo para combatir los estragos del tiempo: ¿qué está pasando? ¿Por qué los niños ocupan el lugar de sus padres en las consultas? Teníamos que entender a esta "generación Bistouri" e investigar. A lo largo de un año, nos reunimos con más de 200 pacientes, cirujanos, médicos estéticos, farmacéuticos, vendedores ambulantes, sociólogos, psiquiatras, antropólogos, productores de programas de telerrealidad y creadores de filtros de belleza en Francia y en el extranjero.

Nos dimos cuenta de que había dos categorías de jóvenes que se operan. Los que tienen un complejo indestructible y se lo piensan durante años antes de dar el paso. Hablan de una operación como de "una necesidad". Luego están los demás, que se operan por moda, para encajar en un estereotipo tiránico e inalcanzable por naturaleza, es decir, un "cuerpo de reloj de arena". Hablan de una "tentación", "un capricho", un "antojo", actuando más por impulso que por razón. El bisturí se ve como una goma de borrar mágica, y pensamos en cambiar de cuerpo como si nos cambiáramos de ropa.

Esta trivialización extrema – incluso la industrialización del cuerpo – se explica esencialmente por el auge de las redes sociales, en las que la gente se graba continuamente y publica fotos cuyas retocadas para ajustarse a un estándar. Estas herramientas "distorsionadoras" han modificado considerablemente nuestra relación con la imagen. Al utilizar estos filtros, que son como capas aplicadas a la cara, la nariz se vuelve más fina, los labios más grandes, la piel más lisa: pareces un avatar. Son extremadamente perversos, porque muestran lo que podríamos ser (lo que deberíamos ser) y lo que no somos.

El auge de la medicina estética, con inyecciones que se pueden poner en un consultorio entre el mediodía y la medianoche, también ha hecho que retocarse sea tan común y accesible como ir a la peluquería, lo cual no es cierto. Es una opción, una posibilidad que las generaciones

anteriores no tenían. En algunas clínicas, los menores de 35 años representan ahora el 50% de los pacientes, frente a menos del 10% hace diez años.

Este negocio está organizado por una serie de actores que se aprovechan de los jóvenes. Desde mediados de los años 2010, varios influencers, sobre todo de telerrealidad, forjan colaboraciones ilegales con médicos. A cambio de un descuento en una operación, hacen publicidad de los facultativos entre sus millones de jóvenes seguidores en las redes sociales. El cuerpo se convierte en una mercancía y un juguete; la medicina se convierte en un negocio, y eso plantea un problema. Las redes sociales albergan estos contenidos a sabiendas de que esta propaganda incita a los jóvenes a alterarse, modificarse y no gustar de sí mismos. El uso masivo de filtros está provocando una "dismorfofobia social".

Las consecuencias son dramáticas: abusos, estafas, prácticas peligrosas, daños físicos y funcionales (ablaciones, amputaciones, mutilaciones de por vida, paros cardíacos, etc.); y psicológicamente, al tratarse a menudo de un acto irreversible, a veces se produce la decepción por no parecerse a la imagen anunciada, o simplemente la constatación de que ya no son ellos mismos. Esto va acompañado de un sentimiento de despersonalización, de abandono del propio cuerpo. Ya no es el cuerpo lo que siento, sino una imagen clonada sin movimiento, un objeto. Ya no es el mío, sino el de otro, el de todos los demás. Frente a esta banalización, el profesor Michel Atlan, del hospital Tenon, habla del fenómeno de la "tuning humana".

En todos los casos, esta nueva forma de ver las cosas crea una imagen artificial; ya no hay singularidad, identidad, ni subjetividad, y al final estos jóvenes se sienten como si llevaran una carga. Muy a menudo, la cirugía es un intento de poner un parche al sufrimiento psicológico... que mantiene.

Olga GONZÁLEZ, socióloga

Un enfoque sociológico de la cuestión trans/género

Existe un relato ampliamente difundido para explicar las identidades transgénero: es el que afirma que las personas nacieron en un cuerpo que no corresponde a su fuero interno: es la idea del «cuerpo equivocado».

“Nacer en el cuerpo equivocado” es un tipo de explicación que supone que el cerebro debe estar acoplado a determinado cuerpo. Se considera, en últimas, que el cerebro tiene un género.

Esta exposición tratará de proponer otro enfoque: una visión no esencialista de la identidad transgénero. Mi reflexión se apoya en mis hallazgos de investigación realizados con las

herramientas conceptuales y metodológicas de la sociología, y se nutre del aporte de los estudios de género. Este enfoque cuestiona la rigidez de los roles de género, tanto trans como no trans.

Henry GARCIA MONCALEANO, psiquiatra, psicoanalista, profesor universitario

Nuevos “hábitos” morales y “liberación” sexual. Paradojas

En Occidente, la revolución tecnológica, de la información y de la comunicación ha provocado una transformación de las mentalidades actuales. Existe una preocupación constante por el comportamiento humano y su evolución en relación con el medio ambiente, la conciencia social, las normas morales, la ética, la libertad, la democracia y los derechos humanos. Las nuevas definiciones de familia, los nuevos conceptos de espiritualidad, la libertad de expresión, la liberación sexual, el enfoque de género y la visión feminista de la sociedad, permiten plantearnos la identidad, el concepto de crisis y de normalidad, la crisis de originalidad, la felicidad como bien imposible y las neurociencias que explican cómo organizamos nuestro comportamiento, que adquiere sentido a través del placer y el dolor, es decir, a través de la emoción.

Daniel Delanoë, psiquiatra, antropólogo

Mestizaje cultural, condición de la identidad en situación de migración

Los niños de familias migrantes no padecen de trastornos mentales específicos, más se ven afectados por los traumas pre-, per- y post- migratorios sufridos por sus padres y están expuestos a una mayor frecuencia de trastornos. Se observa así que para ellos, el riesgo de trastornos interiorizados aumenta entre un 5 y un 10%. La primera generación de niños migrantes presenta más síntomas de depresión, ansiedad y estrés postraumático, así como más dificultades escolares, trastornos del sueño y pensamientos suicidas. Entre los niños de la segunda generación, la prevalencia de trastornos mentales a lo largo de la vida es un 35% mayor que entre los niños nativos (Lachal et al. 2020).

Los niños que emigran viven en un mundo con dos polos inseguros y divididos: la referencia interna, el hogar familiar marcado por la cultura de origen, y la referencia externa, el mundo del país de acogida: la escuela, la cultura, las instituciones. Para ir y venir entre estos dos polos, los niños se ven más o menos obligados a dividirse entre su filiación, lo que les transmiten sus mayores, y sus afiliaciones, que definen quién pertenece al grupo.

De este modo, para construir su identidad, los hijos de inmigrantes tienen que pasar por un proceso muy complejo de mezcla cultural: convertirse en hijos de franceses sin dejar de ser



hijos de sus padres (Moro 1989). Los altibajos de este proceso producen vulnerabilidades en cada etapa de su desarrollo. En una consulta psiquiátrica transcultural, trabajamos con los padres para reconstruir la historia de una filiación maltratada por la migración, lo que permite al niño afiliarse, dejar de estar en conflicto de lealtades con sus padres e invertir el mundo exterior. Presentamos varios casos clínicos que ilustran estas posibilidades. Para concluir, citamos a Casey (2016), cantante de rap de origen martiniqués, que reivindica su "burdel híbrido", su "bastardía, pero la bella, magnífica", una forma artística de lograr la mezcla cultural.